

### **Incipit Liber Veneris Caecorum**

Le feuillage s'écarte en des plis de rideaux  
Devant la Vénus des Aveugles, noire  
Sous la majesté de ses noirs bandeaux.  
Le temple a des murs d'ébène et d'ivoire  
Et le sanctuaire est la nuit des nuits.  
Il n'est plus d'odeurs, il n'est plus de bruits  
Autour de cet autel dans la nuit la plus noire.

Nul n'ose imaginer le visage inconnu ;  
La Déesse règne en l'ombre éternelle  
Où les murs sont nus, où l'autel est nu,  
Où rien de vivant ne s'approche d'Elle.  
Dans un temple vaste autant que les cieux  
La Déesse Noire, interdite aux yeux,  
Se retire et se plaît dans la nuit éternelle.

Les Aveugles se sont traînés à ses genoux  
Pourtant, et, levant leur paupière rouge,  
Semblent adorer un dieu sans courroux,  
Et nul ne gémit et nulle ne bouge,  
Mais, dans cette extase où meurt le désir,  
Où la main se tend et n'ose saisir,  
Une larme a coulé sous la paupière rouge.

(*Vénus*, 3 ; *Chansons*, 71 ; *Poèmes*, 65 ; Les deux premiers vers sont reproduits d'après *Chansons* ; le reste d'après *Poèmes*.)

### **La Fourrure**

Je hume en frémissant la tiédeur animale  
D'une fourrure aux bleus d'argent, aux bleus d'opale ;  
J'en goûte le parfum plus fort qu'une saveur,  
Plus large qu'une voix de rut et de blasphème,  
Et je respire, avec une égale ferveur,  
La Femme que je crains et les Fauves que j'aime.

Mes mains de volupté glissent, en un frisson,  
Sur la douceur de la Fourrure, et le soupçon  
De la bête traquée aiguise ma prunelle.  
Mon rêve septentrional cherche les cieux

Dont la frigidité m'attire et me rappelle,  
Et la forêt où dort la neige des adieux.

Car je suis de ceux-là que la froideur enivre.  
Mon enfance riait aux lumières du givre.  
Je triomphe dans l'air, j'exulte dans le vent,  
Et j'aime à contempler l'ouragan face à face.  
Je suis fille du Nord et des Neiges, - souvent  
J'ai rêvé de dormir sous un linceul de glace.

Ah ! la Fourrure où se complait ta nudité,  
Où s'exaspérera mon désir irrité ! –  
De ta chair qui détend ses impudeurs meurtries  
Montent obscurément les chaudes trahisons,  
Et mon âme d'hiver aux graves rêveries  
S'abîme dans l'odeur perfide des Toisons.

(*Vénus*, 7.)

### **Arums de Palestine**

O ma Maîtresse, je t'apporte,  
Funèbres comme un requiem,  
Lys noirs sur le front d'une morte,  
Les arums de Jérusalem.

Ils éclosent parmi les râles  
De l'amour que l'aube détruit,  
Et les Succubes aux doigts pâles  
Ont respiré leur chair de nuit.

Seule, ton âme ténébreuse  
Sut les aimer et les choisir,  
Etrange et stérile amoureuse  
Qui t'abandonnes sans désir.

O ma Maîtresse, je t'apporte,  
Funèbres comme un requiem,  
Lys noirs sur le front d'une morte,  
Les arums de Jérusalem.

(*Vénus*, 11.)

### Reflets d'Ardoise

Vois, tandis que gauchit la bruine sournoise,  
Les nuages pareils à des chauves-souris,  
Et là-bas, gris et leu sous les cieus bleus et gris,  
Ruisseler le reflet pluvieux de l'ardoise.

O mon divin Tourment, dans tes yeux bleus et gris  
S'aiguise et se ternit le reflet de l'ardoise.  
Tes longs doigts, où sommeille une étrange turquoise,  
Ont pour les lys fanés un geste de mépris.

La clarté du couchant prestigieux pavoise  
La mer et les vaisseaux d'ailes de colibris...  
Vois là-bas, gris et bleu sous les cieus bleus et gris,  
Ruisseler le reflet pluvieux de l'ardoise.

Le flux et le reflux du soir déferle, gris  
Comme la mer, noyant les pierres et l'ardoise.  
Sur mon chemin le Doute aux yeux pâles se croise  
Avec le Souvenir, près des ifs assombris.

Jamais, nous défendant de la foule narquoise,  
Un toit n'abritera nos soupirs incompris...  
Vois là-bas, gri et bleu sous les cieus bleus et gris,  
Ruisseler le reflet pluvieux de l'ardoise.

(Vénus, 15.)

### After Glow

Je poursuis mon chemin vers le havre inconnu.  
Les Femmes de Désir ont blessé mon cœur nu.

Dans la perversité de leur inquiétude  
Elles ont outragé ma calme solitude.

Elles n'ont respecté ni l'ordre ni la loi  
Que j'observais, avec un très exact effroi.

Obéissant au cri de leurs aigres colères,  
Elles ont arraché mes prunelles trop claires.

Et, voyant que j'étais debout en mon orgueil,  
Elles ont déchiré mes vêtements de deuil.

\* \*  
\*

Entrelaçant pour moi les lys de la vallée,  
Les Femmes de Douceur m'ont enfin consolée.

Elles m'ont rapporté la ferveur et l'espoir  
Dans leur robe, pareille à la robe du soir.

Je sens mourir en moi la tristesse et la haine,  
En écoutant leur voix murmurante et lointaine.

Voyant planer sur moi l'azur des jours meilleurs,  
Je les suivrai, j'irai selon leurs vœux, ailleurs.

Puisque ces femmes-là sont la rançon des autres,  
Quels jours dorés et quels soirs divins seront nôtres !...

(*Vénus*, 19 ; *Poèmes*, 67.)

### **L'Aurore vengeresse**

L'Aube, dont le glaive reluit,  
Venge, comme une blanche Electre,  
La fiévreuse aux regards de spectre,  
Dupe et victime de la nuit...

Vers l'horreur des étoiles noires  
Montent les funèbres accords...  
Sur la rigidité des morts  
Veillent les lys expiatoires.

L'ombre aux métalliques reflets  
Engourdit les marais d'eau brune,  
Et voici que s'éteint la lune  
Dans le rire des feux follets.

Ta chevelure est une pluie  
D'or et de parfums sur mes mains.  
Tu m'entraînes par les chemins

Où la perversité s'ennuie.

J'ai choisis, pour ceindre ton front,  
La pierre de lune et l'opale,  
L'aconit et la digitale,  
Et l'iris noir d'un lac profond.

Volupté d'entendre les gouttes  
De ton sang perler sur les fleurs !...  
Les lys ont perdu leurs pâleurs  
Et les roses s'empourprent toutes...

(*Vénus*, 23.)

***Donna m'apparve***

*Sopra candido vel cinta d'oliva  
Donna m'apparve, sotto verde manto,  
Vestita di color di fiamma viva.  
Dante, Purgatorio, canto trentesimo.*

Lève nonchalamment tes paupières d'onyx,  
Verte apparition qui fus ma Béatrix.

Vois les pontificats étendre, sur l'opprobre  
Des noces, leur chasuble aux violets d'octobre.

Les cieux clament des De profundis irrités  
Et les Dies irae sur les Nativités.

Les seins qu'ont ravagés les maternités lourdes  
Ont la difformité des outres et des gourdes.

Voici, parmi l'effroi des clameurs d'olifants,  
Des faces et des yeux simiesques d'enfants,

Et le repas du soir sous l'ombre des charmilles  
Réunit le troupeau stupide des familles.

Une rébellion d'archanges triompha  
Pourtant, lorsque frémit le paktis de Psappa.

Vois ! l'ambiguïté des ténèbres évoque

Le sourire pervers d'un Saint Jean équivoque.

(*Vénus*, 27.)

### **Péché des Musiques**

Je n'ai point contemplé le mirage des formes,  
Je n'ai point désiré l'oasis des couleurs,  
J'ai su me détourner de la saveur des cornes  
Et des mûres de pourpre et des figues en fleurs.  
Mes doigts n'ont point pétri le moelleux des étoffes.  
J'ai fui, comme devant un reptile couché,  
Devant les sinueux discours des philosophes.  
Mais, ô ma conscience obscure ! j'ai péché.

Je me suis égarée en la vaste Musique,  
Lupanar aussi beau que peut l'être l'enfer ;  
Des vierges m'imploraient sur la couche lubrique  
Où les sons effleuraient lascivement leur chair.  
Tandis que les chanteurs, tel un Hindou qui jongle,  
Balançaient en riant l'orage et le repos,  
Plus cruels que la dent et plus aigus que l'ongle,  
Les luths ont lacéré mes fibres et mes os.

Tordus par le délire impétueux du spasme,  
Les instruments râlaient leur plaisir guttural,  
Et les accords hurlaient le noir enthousiasme  
Des prêtres érigeant les bûchers de santal ;  
Des clochettes troublaient le sommeil des pagodes,  
Et de roses flamants poursuivaient les ibis...  
Je rêvais, à travers le murmure des odes,  
Les soirs égyptiens aux pieds de Rhodopis.

Au profond des palais où meurt la lune jaune,  
Les cithares et les harpes ont retenti...  
Je voyais s'empourprer les murs de Babylone  
Et mes mains soulevaient le voile de Vashti.  
Eranna de Télôs m'a vanté Mytilène.  
Comme un blond corps de femme indolemment couché,  
L'île imprégnait la mer de sa divine haleine...  
Voici, ma conscience obscure ! j'ai péché...

(*Vénus*, 31.)

### **A la perverse Ophélie**

Les évocations de ma froide folie  
Raniment les reflets sur le marais stagnant  
Où flotte ton regard, ô perverse Ophélie !

C'est là que mes désirs te retrouvent, ceignant  
D'iris bleus ton silence et ta mélancolie,  
C'est là que les échos raillent en s'éloignant.

L'eau morte a, dans la nuit, les langueurs des lagunes,  
Et voici, dispensant l'agonie et l'amour,  
L'automne aux cheveux roux mêlés de feuilles brunes.

L'ombre suit lentement le lent départ du jour.  
Comme un ressouvenir d'antiques infortunes,  
Le vent râle, et la nuit prépare son retour.

Je sonde le néant de ma froide folie.  
T'ai-je noyée hier dans le marais stagnant  
Où flotte ton regard, ô perverse Ophélie ?

Ai-je erré, vers le soir, douloureuse, et ceignant  
D'iris bleus ton silence et ta mélodies,  
Tandis que les échos raillent en s'éloignant ?

L'eau calme-t-elle encor les lueurs des lagunes,  
Et vois-tu s'incliner sur ton défunt amour  
L'automne aux cheveux roux mêlés de feuilles brunes ?

Ai-je pleuré ta mort dans l'énigme du jour  
Qui disparaît, chargé d'espoirs et d'infortunes ?...  
-O rythme sans réveil, ô rire sans retour !

(*Vénus*, 37.)

### **Chanson pour Elle**

L'orgueil endolori s'obstine  
A travestir ton cœur lassé,  
Ténébreux comme la morphine  
Et le mystère du passé.

Tu récites les beaux mensonges  
Comme on récite les beaux vers.  
L'ombre répand de mauvais songes  
Sur tes yeux d'archange pervers

Tes bijoux sont des orchidées  
Qui se fanent sous tes regards  
Et les miroitantes idées  
Plus hypocrites que les fards.

Tes prunelles inextinguibles  
Bravent la flamme et le soleil...  
Et les Présences Invisible  
Rôdent autour de ton sommeil.

(*Vénus*, 41.)

### **La Nuit latente**

Le soir, doux berger, développe  
    Son rustique solo...  
Je mâche un brin d'héliotrope  
    Comme Fra Diavolo.  
La nuit latente fume, et cuve  
Des cendres, tel un noir Vésuve,  
Voilant d'une vapeur d'étuve  
    La lune au blanc halo.

Je suis la fervente disciple  
    De la mer et du soir.  
La luxure unique et multiple  
    Se mire à mon miroir...  
Mon visage de clown me navre.  
Je cherche ton lit de cadavre  
Ainsi que le calme d'un havre,  
    O mon beau Désespoir !

Ah ! la froideur de tes mains jointes  
    Sous le marbre et le stuc  
Et sous le poids des terres ointes  
    De parfum et de sue !  
Mon âme, que l'angoisse exalte,  
Vient, en pleurant, faire une halte

Devant ces parois de basalte  
Aux bleus de viaduc.

Lorsque l'analyse compulse  
Les nuits, gouffre béant,  
Dans ma révolte se convulse  
La fureur d'un géant.  
Et, lasse de la beauté fourbe,  
De la joie où l'esprit s'embourbe,  
Je me détourne et je me courbe  
Sur ton vitreux néant.

(*Vénus*, 45.)

### **Sonnet de Porcelaine**

Le soir, ouvrant au vent ses ailes de phalène,  
Evoque un souvenir fragilement rosé,  
Le souvenir, touchant comme un Saxe brisé,  
De ta naïveté fraîche de porcelaine.

Notre chambre d'hier, où meurt la marjolaine,  
N'aura plus ton regard plein de ciel ardoisé,  
Ni ton étonnement puénil et rusé...  
O frissons de ta nuque où brûlait mon haleine !

Et mon cœur, dont la paix ne craint plus ton retour,  
Ne sanglotera plus son misérable amour,  
Frêle apparition que le silence éveille !

Loin du sincère avril de venins et de miels,  
Tu souris, m'apportant les fleurs de ta corbeille,  
Fleurs précieuses des champs artificiels.

(*Vénus*, 51.)

### **Les Succubes disent...**

Quittons la léthargie heureuse des maisons,  
Le carmin des rosiers et le parfum des pommes  
Et les vergers où meurt l'ondolement des saisons,  
Car nous ne sommes plus de la race des hommes.

Nous irons sous les ifs où s'attarde la nuit,  
Où le souffle des Morts vole, comme une flamme.  
Nous cueillerons les fleurs qui se fanent sans fruit,  
Et les âcres printemps nous mordront jusqu'à l'âme.

Viens : nous écouterons, dans un silence amer,  
Parmi les chuchotis du vêpre à l'aile brune,  
Le rire de la Lune éprise de la Mer,  
Le sanglot de la Mer éprise de la Lune.

Tes cheveux livreront leurs éclairs bleus ou roux  
Au râle impérieux qui sourd de la tourmente,  
Mais l'horreur d'être ne ploiera point nos genoux.  
Dans nos yeux le regard des Succubes fermente.

Les hommes ne verront nos ombres sur leurs seuils  
Qu'aux heures où, mêlant l'ardeur de nos deux haines,  
Nous serons les Banshees qui présagent les deuils  
Et les Jettatori des naissances prochaines/

Nos corps insexués s'uniront dans l'effort  
Des soupirs, et les pleurs brûleront nos prunelles.  
Nous considérerons la splendeur de la Mort.  
Et la stérilité des choses éternelles.

(*Vénus*, 55.)

### **Cérès Eleusine**

La nuit des vergers bleus d'acanthés,  
Des jardins pourpres d'aloès,  
Attend l'Évohé des Bacchantes  
Et les mystères de Cérès.

Dans le temple aux flammes païennes,  
Le soir, accroupi comme un sphinx,  
Contemple les Musiciennes,  
Evocatrices de Syrinx.

Une étrange et pâle prêtresse,  
Délaissant l'autel de Vénus,  
Apporte à la Bonne Déesse

Les daturas et les lotus.

Car la blonde enlace la brune,  
Et les servantes d'Ashtaroth,  
Aux vêtements de clair de lune,  
Te narguent, Deus Sabaoth.

Les nonnes et les courtisanes,  
Mêlant la belladone au lys,  
Changent les *Te Deum* profanes  
Et les joyeux *De Profundis*.

(*Vénus*, 59.)

### Sonnet à une Enfant

Tes yeux verts comme l'aube et bleus comme la brume  
Ne rencontreront pas mes yeux noirs de tourment,  
Puisque ma douleur t'aime harmonieusement,  
O lys vierge, ô blancheur de nuage et d'écume !

Tu ne connaîtras point l'effroi qui me consume,  
Car je sais épargner au corps frêle et dormant  
La curiosité de mes lèvres d'amant,  
Mes lèvres que l'Hier imprégna d'amertume.

Seule, lorsque l'azur de l'heure coule et fuit,  
Je te respirerai dans l'odeur de la nuit  
Et je te reverrai sous mes paupières closes.

Portant, comme un remords, mon orgueil étouffant,  
J'irai vers le Martyre ensanglanté de roses,  
Car mon cœur est trop lourd pour une main d'enfant.

(*Vénus*, 63.)

### Treize

Ashtaroth, Belzébuth, Bélial et Moloch  
Fendent la nuit d'hiver, massive comme un roc,  
De leurs ailes et de leur souffle de fournaise,  
Et, sur les murs lépreux de Suburra, Moloch

De son pouce sanglant trace le nombre : treize.

Ashtaroth, Belzébuth, Bélial et Moloch  
Ont tracé sur les murs lépreux le nombre : treize.

Ashtaroth, Bélial, Moloch et Belzébuth,  
Protecteurs souriants des hyènes en rut,  
Vantent aux Khéroubim la majesté du spasme.  
Ainsi qu'un alchimiste anxieux, Belzébuth  
Mélange savamment le parfum au miasme.

Ashtaroth, Bélial, Moloch et Belzébuth,  
Hument, comme un parfum délicat, le miasme.

Ashtaroth, Belzébuth, Moloch et Bélial  
Versent le vin fumeux du festin nuptial.  
Ils ont paré le front de l'Épouse niaise...  
Archange ennemi des naissances, Bélial  
Sur les ventres féconds trace le nombre : treize.

Ashtaroth, Belzébuth, Moloch et Bélial  
Sur les ventres gonflés tracent le nombre : treize.

Car Bélial, Moloch, Belzébuth, Ashtaroth  
Font surgir, sous les yeux scandalisés de Loth,  
Les marbres de Sodome et les fleurs de Gomorrhe,  
Et, mariant l'amante à la vierge, Ashtaroth  
Ressuscite les nuits qui font haïr l'aurore.

Car Bélial, Moloch, Belzébuth, Ashtaroth  
Font triompher Sodome et claironner Gomorrhe.

(*Vénus*, 67.)

## **Naples**

Le temple abandonné de la Vénus latine  
Se recule et s'estompe à travers les embruns,  
Et le déroulement rituel des parfums  
Ne tourbillonne plus vers l'Image Divine.

Les roses, sur le marbre enfiévré par leur sang,  
N'ont plus leur rouge ardeur de rire et de rapine :

Le souffle violent de la Vénus latine  
Ne traversera plus les soirs en frémissant.

Par les fentes d'azur de ces murs en ruine,  
Je contemple les près, le soleil et la mer.  
Les algues ont rempli de leur iode amer  
Le temple abandonné de la Vénus latine.

Les patientes mains du soir ont lamé d'or  
Les bleus italiens de la chaude colline,  
Où, délaissant l'autel de la Vénus latine,  
Les mouettes ont pris leur lumineux essor.

De ses yeux éternels, la Déesse illumine,  
Comme autrefois, la terre et l'infini des flots.  
La mer salue encor de chants et de sanglots  
Le temple abandonné de la Vénus latine.  
(*Vénus*, 73 ; *Chansons*, 73.)

### **Telle que Viviane**

Le blond zodiaque détruit  
Ses énigmatiques algèbres,  
Et les cygnes noirs de la nuit  
Glissent sur un lac de ténèbres.

Tu me tends, d'un geste onduleux,  
Tes mains où le lotus se fane ;  
A travers les feuillages bleus  
Tu souris, comme Viviane.

Je retrouve les chers poisons  
Sous la langueur de ta parole,  
Et les anciennes trahisons  
Te nimbent, comme une auréole.

L'éclair des astres vient dorer  
Le gris pervers de ta prunelle.  
Ah ! comment ne point t'adorer  
D'être perfide et d'être belle ?

(*Vénus*, 77.)

## Les Iles

La mer porte le poids voluptueux des Iles...  
Le lapis-lazuli des ondes infertiles  
Sollicite le frais recueillement des Iles.

- Iles d'hiver, ô fleurs de la nacre et du nord !-  
Lorsque l'ombre a tressé les roses de la mort,  
Les Iles ont jailli de la nacre et du nord.

Elles flottent ainsi que des perles d'écume...  
Des blancheurs de bouleaux, des bleuités de brume  
Se balancent, parmi les perles de l'écume.

Et voici, sous les violettes du couchant,  
Lesbos, regret des Dieux, exil sacré du chant,  
Lesbos, où refléurit la gloire du couchant.

Les parfums ténébreux qui ont mourir les vierges  
Montent de ses jardins et de l'or de ses berges  
Où s'éteignent les voix amoureuses des vierges.

Leucade se souvient, et les fleurs d'oranger  
Mêlent leur blanc frisson aux tiédeurs du verger...  
Psappha pleurait Atthis sous les fleurs d'oranger...

Les âmes sans espoir sont pareilles aux Iles,  
Et, malgré les langueurs de leurs larmes fébriles,  
Elles gardent l'orgueil solitaire des Iles.

Elles ont l'horizon, les algues et les fleurs.  
L'isolement divin rafraîchit leurs douleurs  
Et leur verse la paix des algues et des fleurs.

(*Vénus*, 81.)

## La vierge au tapis

Pale et mélancolique ainsi qu'une malade,  
Un tapis fondu languit sous tes pieds.  
- Plus majestueux qu'un temple de jade,  
Les magnolias et les tulipiers

Ont laissé pleuvoir la nuit de leur voûte. –  
Tramé dans un soir aux bleus inconnus  
Par de brunes mains que l'été veloute,  
Un fragile tapis languit sous tes pieds nus.

Le tapis déployé sous tes pieds de malade  
Déroule ses plis fanés, mariant  
L'ombre d'une rose ou d'une grenade  
Sanglante, à des blancs lépreux d'Orient.  
Et ses verts d'eau morte et de pré funèbre  
S'éteignent, plus doux qu'un rêve terni,  
Tandis que l'automne exalte et célèbre  
Monna Lisa souriant à San Giovanni.

(*Vénus*, 85.)

### **Chanson pour mon Ombre**

Droite et longue comme un cyprès,  
Mon ombre suit, à pas de louve,  
Mes pas que l'aube désapprouve.  
Mon ombre marche à pas de louve,  
Droite et longue comme un cyprès.

Elle me suit, comme un reproche,  
Dans la lumière du matin.  
Je vois en elle mon destin  
Qui se resserre et se rapproche.  
A travers champs, par les matins,  
Mon ombre suit, comme un reproche.

Mon ombre suit, comme un remords,  
La trace de mes pas sur l'herbe  
Lorsque je vais, portant ma gerbe,  
Vers l'allée où gîtent les morts.  
Mon ombre suit mes pas sur l'herbe,  
Implacable comme un remords.

(*Vénus*, 89 ; *Chansons*, 1 ; *Poèmes*, 69.)

### **La Madone aux Lys**

J'ai bu, tel un poison, vos souffles éplorés,  
Vos sanglots de parfums, lys fauves, lys tigrés !

Dédiez au matin votre rose sourire,  
Lys du Japon, éclos aux pays de porphyre.

Ténèbres, répandez vos torpeurs d'opiums,  
Vos sommeils de tombeaux sur les chastes arums.

Lys purs qui fleurissez les mystiques images,  
Sanctifiez les pelouses et les feuillages.

Lys de Jérusalem, lys noirs où la nuit dort,  
Exhalez froidement vos souvenirs de mort.

Vastes lys des autels où l'orgue tonne et prie,  
Brûlez dans la clarté des cierges de Marie.

Sollicitez l'avril, ses pipeaux et ses voix,  
O mugets, lys de la vallée et des grands bois.

O lys d'eau, nymphéas des amantes maudites,  
Anémones, lys roux des champs israélites,

Soyez la floraison des douleurs de jadis  
Pour la vierge aux yeux faux que j'appelai mon Lys.

(*Vénus*, 93)

### **Les Emmurées**

L'ombre étouffe le rire étroit des Emmurées.  
Leur illusoire appel s'étrangle dans la nuit.  
Leur front implore en vain la brise qui s'enfuit  
Vers l'Ouest, où les mers sommeillent, azurées.

Leur cécité profonde ignore les marées  
Des couleurs, les reflux de la fleur et du fruit ;  
Leur surdité n'a plus le souvenir du bruit,  
Et la soif a noirci leurs lèvres altérées.

Leur chair ne blondit point sous l'ambre des soleils,  
Lourde comme la pierre aux éternels sommeils  
Que la neige console et que frôlent les brises.

S'éteignant dans l'oubli du silence vainqueur,  
Leur mort vivante a pris des attitudes grises...  
La rouille des lichens a dévoré leur cœur.

(*Vénus*, 97 ; *Chansons*, 29.)

### **Les Oliviers**

*Et je regrette et je cherche...*

Psappa.

Les oliviers changeants et frais comme les vagues,  
Recueillent gravement tes murmures légers,  
Psappa, Divinité des temples d'orangers,  
Don le chant surpassa le chant des étrangers...  
La montagne a des plis musicalement vagues...

Tes lèvres ont l'inflexion d'un rire amer.  
Lasse d'éloges faux, lasse de calomnies,  
Tu te hâtes vers l'ombre aux roses infinies ;  
Sous tes doigts doriens pleurent les harmonies ;  
Tes regards ont le bleu complexe de la mer.

Les vierges se reflètent, tiédeur parfumée,  
L'une dans l'autre, ainsi qu'en un vivant miroir.  
Tu regrettes et tu cherches, parmi l'or noir,  
Des yeux et des cheveux assombris par le soir,  
Atthis, la moins fervente, Atthis, la plus aimée...

(*Vénus*, 101.)

### **Les Mangeurs d'Herbe**

C'est l'heure où l'âme famélique des repus  
Agonise, parmi les festins corrompus.

Et les Mangeurs d'herbe ont aiguisé leurs dents vertes  
Sur les prés d'octobre aux corolles large ouvertes,

Les près d'un ton de bois où se rouillent les clous...  
Ils boivent la rosée avec de longs glous-glous.

L'été brun s'abandonne en des langueurs jalouses,  
Et les Mangeurs d'herbe ont défleuri les pelouses.

Ils mastiquent le trèfle à la saveur de miel  
Et les bleuets des champs plus profonds que le ciel.

Innocents, et pareils à la brebis naïve,  
Ils ruminent, en des sifflements de salive.

Indifférents au vol serré des hannetons,  
Nul ne les vit jamais lever leurs yeux gloutons.

Et, plus dominateurs qu'un fracas de victoires,  
S'élève grassement le bruit de leurs mâchoires.

(*Vénus*, 105.)

### **A la Florentine**

Entre tes seins blêmit une perle bizarre.  
Tu rêves, et ta main curieuse s'égare  
Sur les algues de soie et les fleurs de satin.  
J'aime, comme un péril, ton sourire latin,  
Tes prunelles de ruse où l'ombre se consume  
Et ton col sinueux de page florentin.

Tes yeux sont verts et gris comme le crépuscule.  
Insidieusement ton rire dissimule  
La haine délicate et le subtil courroux.  
Tes cheveux ont les bruns ardents des rosiers roux,  
Et ta robe au tissu mélodieux ondule  
Ainsi qu'une eau perfide où chantent les remous.

Les pieuvres du printemps guettent les solitudes ;  
Le musical avril prépare ses préludes ;  
Le gouffre des matins et l'abîme des soirs  
S'entr'ouvrent ; les désirs, pareils aux désespoirs,  
M'entraînent vers les sanglotantes lassitudes  
Que la perversité parsème d'iris noirs.

(*Vénus*, 109.)

### Le Déclin de Psappa

*Vous n'êtes rien pour moi.  
Pour moi, je n'ai point de ressentiment, mais j'ai l'âme  
sereine.*

Psappa.

Vous qui me jugez, vous n'êtes rien pour moi.  
J'ai trop contemplé les ombres infinies.  
Je n'ai point l'orgueil de vos fleurs, ni l'effroi  
De vos calomnies.

Vous ne saurez point tenir la piété  
De ma passion pour la beauté des femmes,  
Changeantes ainsi que les couchants d'été,  
Les flots et les flammes.

Rien ne souillera les fronts éblouissants  
Que frôlent mes chants brisés et mon haleine.  
Comme une Statue au milieu des passants,  
J'ai l'âme sereine.

(*Vénus*, 113.)

### Paysage d'après El Greco

Parmi le boréal silence, le zénith  
Irradie âprement aux jardins d'aconit.

Enigmes et remords, les yeux des Nyctalopes  
Reflètent la perplexité des horoscopes,

Et les musiciens, frères des Séraphim,  
Écoutent murmurer la harpe d'Eloïm.

De glauques nénuphars charment le regard fixe  
D'une perverse Ondine éprise d'une Nixe.

Et l'écho jette au vent le rire des sabbats,  
L'effroi des lits pareils à des champs de combats.

Les tentes d'écarlate où dorment les bourrasques  
Crèvent sur le repos seigneurial des vasques.

Trouant l'opacité démente, le zénith  
Irradie âprement aux jardins d'aconit.

(*Vénus*, 117.)

### **Le Labyrinthe**

J'erre au fond d'un savant et cruel labyrinthe...  
Je n'ai pour mon salut qu'un douloureux orgueil.  
Voici que vient la Nuit aux cheveux d'hyacinthe,  
Et je m'égare au fond du cruel labyrinthe,  
O Maîtresse qui fus ma ruine et mon deuil.

Mon amour hypocrite et ma haine cynique  
Sont deus spectres qui vont, ivres de désespoir ;  
Leurs lèvres ont ce pli que le rictus complique :  
Mon amour hypocrite et ma haine cynique  
Sont deux spectres damnés qui rôdent dans le soir.

J'erre au fond d'un savant et cruel labyrinthe,  
Et mes pieds, las d'errer, s'éloignent de ton seuil.  
Sur mon front brûle encore la fièvre mal éteinte...  
Dans l'ambiguïté grise du Labyrinthe,  
J'emporte mon remords, ma ruine et mon deuil...

(*Vénus*, 121.)

### **Les Oripeaux**

*Je ne danserai pas sur ton tréteau banal,  
Avec tes histrions et tes prostituées.*

Lorsque fermente en moi la tristesse du vin,  
J'erre, exagérant mon verbe de pitre,  
Mentant comme un prêtre et comme un devin.  
Ma loquacité pérore et chapitre  
Devant la foule aux remous de troupeau  
Que le sifflement des fifres taquine ;  
De mes vers, pareils à des oripeaux,

J'ai drapé follement tes membres d'arlequine.

Découvre à l'air des nuits tes seins prostitués.

Sur les murs la foule a groupé ses fresques.

Mes gestes fiévreux sont accentués

Par l'explosion des tambours burlesques.

Je tourne mes yeux sottement épris

Vers ton corps lascif, que l'amour efflanque.

Car nous endurons un égal mépris,

O toi la danseuse ivre, ô moi la saltimbanque.

Des souffles cauteleux éteignent les quinquets...

Tels des haillons, sous leur clinquant de rimes,

Puant la sueur et les vieux bouquets,

Mes vers ont gardé tes chaleurs intimes.

Mes vers sont pareils à des oripeaux.

Ah ! ce beuglement d'affreuses musiques

D'orgues, cette odeur de crasse et de peaux !

Ce spectacle effronté de nos âmes publiques !

(*Vénus*, 125.)

### **Les Lèvres pareilles**

L'odeur des frézias s'enfuit

Vers les cyprès aux noirs murmures...

La brune amoureuse et la nuit

Ont confondu leurs chevelures.

J'ai vu se mêler, lorsque luit

Le datura baigné de lune,

Les cheveux pâles de la brune.

La fin balsamique du jour,

Blonde de frelons et d'abeilles,

Perçoit, dans un baiser d'amour,

La beauté des lèvres pareilles.

L'odeur des frézias s'enfuit

Vers les cyprès aux noirs murmures...

La brune amoureuse et la nuit

Ont confondu leurs chevelures.

(*Vénus*, 129.)

### **Faste des Tissus**

Estompe ta beauté sous le poids des étoffes,  
Plus souples que les flots, plus graves que les strophes.

Elles ont la caresse et le rythme des mers,  
Et leur frisson s'accorde au blanc frisson des chairs.

Revêts le violet des antiques chasubles,  
Parsemé de l'éclair des ors indissolubles.

L'encens apaise encore leurs plis religieux ;  
Elles aiment les Purs et les Silencieux.

Evoque, Océanide aux changeantes prunelles,  
Le vert glauque où frémit l'écume des dentelles.

Jadis la gravité du velours se plia  
Sur tes seins de pavot et de magnolia.

Le satin froid, où la ligne se dissimule,  
Gris comme l'olivier fleuri de crépuscule,

Et la moire, pareille au sommeil de l'étang,  
Où stagnent les lys verts et les reflets de sang,

Le givre et le brouillard des pâles broderies,  
Où les tisseuses ont tramé leurs rêveries,

Parèrent savamment ta savante impudeur  
Et ton corps où le rut a laissé sa tiédeur.

Ressuscite pour moi le lumineux cortège  
De visions, et sois l'arc-en-ciel et la neige,

Sois la vague, ou la fleur des bocages moussus,  
O Loreley, selon la couleur des tissus.

Mes rêves chanteront dans l'ombre des étoffes,  
Plus souples que les flots, plus graves que les strophes.

(*Vénus*, 133.)

### **Litanie de la Haine**

La haine nous unit, plus forte que l'Amour.  
Nous haïssons le rire et le rythme du jour,  
Le regard du printemps au néfaste retour.

Nous haïssons la face agressive des mâles.  
Nos cœurs ont recueilli les regrets et les râles  
Des Femmes aux fronts lourds, des Femmes aux fronts pâles.

Nous haïssons le rut qui souille le désir.  
Nous jetons l'anathème à l'immonde soupir  
D'où naîtront les douleurs des êtres à venir.

Nous haïssons la Foule et les Lois et le Monde.  
Comme une voix de fauve à la rumeur profonde,  
Notre rébellion se répercute et gronde.

Amantes sans amant, épouses sans époux,  
Le souffle ténébreux de Lilith est en nous,  
Et le baiser d'Eblis nous fut terrible et doux.

Plus belle que l'Amour, la Haine est ma maîtresse,  
Et je convoite en toi la cruelle prêtresse  
Dont mes lividités aiguïseront l'ivresse.

Mêlant l'or des genêts à la nuit des iris,  
Nous renions les pleurs mystiques de jadis  
Et l'expiation des cierges et des lys.

Je ne frapperai plus aux somnolentes portes.  
Les odeurs monteront vers moi, sombres et fortes,  
Avec le souvenir diaphane des Mortes.

(*Vénus*, 139.)

### **Virgo Hébraïca**

Tu m'apportes l'ardeur des nuits de Palestine.  
Sur ton front, serein comme un feu d'autel,  
Brûle, sceau mystique, empreinte divine,  
La gloire de ta race, ô fille d'Israël !

Ton corps a les parfums du corps de Bethsabée,  
Pâleur de lotus et de nénuphar.  
Un saphir frémit, tel un scarabée,  
Sur tes cheveux pareils aux cheveux de Tamar.

Et tes bras arrondis semblent porter l'amphore,  
Ainsi que les bras nus de Rébecca.  
Devant l'ennemi que ton peuple abhorre  
Ta bouche a proféré le cri mortel : *raca*.

La soif d'Agar a fait trembler tes lèvres noires.  
Debout, et bravant la lune au zénith,  
Tu m'appris le chant rouge des victoires,  
Le rire de Jahel, les baisers de Judith.

Tu m'apportes l'ardeur des nuits de Palestine.  
Sur ton front, serein comme un feu d'autel,  
Brûle, sceau mystique, empreinte divine,  
La gloire de ta race, ô fille d'Israël !

(*Vénus*, 143.)

**Pour Une**

*Quelqu'un, je crois, se souviendra dans l'avenir de nous.  
Mon souci.*

Psappha.

Dans l'avenir gris comme une aube incertaine,  
Quelqu'un, je le crois, se souviendra de nous,  
En voyant brûler sur l'ambre de la plaine  
L'automne aux yeux roux.

Un être parmi les êtres de la terre,  
O ma Volupté ! se souviendra de nous,  
Une femme, ayant à son front le mystère  
Violent et doux.

Elle chérira l'embrun léger qui fume  
Et les oliviers aussi beaux que la mer,  
La fleur de la neige et la fleur de l'écume,  
Le soir et l'hiver.

Attristant d'adieux les rives et les berges,

Sous les gravités d'un soleil obscurci,  
Elle connaîtra l'amour sacré des vierges,  
Atthis, mon Souci.  
(*Vénus*, 147. Cf. ci-dessus, p. 167, *Dans les lendemains*.)

### **Intervalle crépusculaire**

Tes yeux sous tes cheveux sont comme des poignées  
De rayons à travers des toiles d'araignées.

Ton sourire d'été, que l'aube colora,  
Est pareil au sourire orgueilleux de Sara.

Mon regard s'hypnotise à cette fauve boucle  
Où le divin saphir épouse l'escarboucle

Tes parfums indiens, tes onguents et tes fards  
Etonnent la candeur simple des nénuphars.

La haine de l'amour et l'amour de la haine  
Se partagent mon cœur et mon âme incertaine.

La bienfaisante Mort montre d'un pâle index  
La colline lunaire où blondit le silex.

Au lointain s'exaspère et s'exalte un arpège.  
Je veux purifier mon âme dans la neige...

Vois, plus belle que le puéril Adonis,  
Mourir Adonéa dans un linceul de lys.

(*Vénus*, 151.)

### **Chevauchée**

Les Ondines, ceignant les roseaux bleus du fleuve,  
Ont des chansons de vierge et des sanglots de veuve.  
Leurs gemmes sont les pleurs lumineux du passé.  
Le Griffon s'alanguit en un songe lassé ;

Sur ses paupières a pesé la somnolence,  
Et ses ongles d'onyx ont rayé le silence.

Ouvre tes ailes, prends l'essor, ivre du vin  
Des automnes et des couchants, Monstre divin,  
Sombre Lion ailé, plus beau que la Chimère !  
Chastement dédaigneux de la grâce éphémère,  
Tu flattes ta hideur orgueilleuse, qui dort  
D'un noir sommeil parmi les neiges de la Mort.

Tes regards jaunes ont défié la lumière,  
Et sur ton col, où ne fume point de crinière,  
Une glauque nageoire ondule vers les flots.  
- Fuyant la lâcheté des antiques sanglots,  
Je tresserai les fleurs vertes du sycomore...  
Emporte-moi jusqu'aux limites de l'aurore !

(*Vénus*, 155.)

### **La Dogaresse**

Un acte en vers

#### **Scène première**

*Le palais des Doges. – Fenêtres ouvertes sur la lagune.  
On entend de lointains accords de luths et de mandolines.*

GEMMA.

O Venise ! j'ai l'âme ivre de sérénades :  
La musique a brûlé mes lèvres et mon front.  
Les barques où, parmi la pourpre des grenades,  
Rougit le rose frais des pastèques, s'en vont  
Sous la brise du soir ivre de sérénades.

VIOLA

Le crépuscule, las de regrets et d'espoir,  
Mire ses roux cheveux et ses yeux d'un bleu noir...  
Il m'apparaît ainsi qu'une femme fantasque,  
Une femme voilée et riant sous le masque,  
Que tente l'amoureuse aventure du soir.

GEMMA.

Mon cœur ralentit, obscurément fantasque,  
Selon le glissement des gondoles... Le soir

S'approche, souriant à demi sous son masque.

*Les luths s'interrompent brusquement.*

VIOLA.

Ah ! les luths se sont tus !

GEMMA, *écoutant.*

Voici, le couloir,

Un bruit de soie et d'or...

*On entend un frisson de robe.*

Voici la Dogaresse...

L'ombre de son regard mystérieux m'opresse

Comme l'eau morte aux pieds rayonnants de la mer.

VIOLA, *comme un songe.*

L'eau morte aux plis dormants...

GEMMA, *la rappelant à la réalité.*

Voici la Dogaresse...

VIOLA, *comme en songe.*

La contemplation des lagunes l'opresse.

Je redoute la froideur pâle de sa chair

Et de ses yeux...

*Elle recule comme saisie par un pressentiment.*

## Scene II

*La Dogaresse entre. Elle va vers la fenêtre. Pendant tout l'acte, ses yeux restent fixés sur l'eau du canal.*

LA DOGARESSE.

J'ai trop contemplé les lagunes.

J'ai trop aimé leurs eaux sans remous, leurs eaux brunes ;

Elles m'attirent comme un désastreux appel...

Je ne défaille plus souvent sous le charme cruel

Des accords et des chants... L'eau morte a pris mon âme.

GEMMA.

Les luths qui suppliaient, ainsi qu'un vaste appel,

Les voix qui s'exaltaient, plus vives qu'une flamme,

Ne font plus tressaillir le palais, telle une âme.

LA DOGARESSE.

J'ai fait taire les luths... Le silence des eaux  
A plus de volupté que les sons les plus beaux...  
Ah ! silence éternel où s'enlise mon âme !...

VIOLA, *dans un cri d'effroi.*

Oh ! ne contemplez pas les lagunes !

LA DOGARESSE, *à Viola.*

Dis-moi,  
N'as-tu point vu, sur l'eau sans clartés et sans voiles,  
Un mystère d'azur et d'étranges étoiles ?  
Vers la nuit, n'as-tu point frissonné, comme moi,  
D'un immense désir dans un immense effroi ?

GEMMA, *s'approchant de la fenêtre.*

Le ciel bariolé détruit ses mosaïques,  
Il s'effrite, il s'effondre...

LA DOGARESSE.

O grave Viola,  
N'as-tu point frissonné quand le soir révéla.  
Les verts hallucinants et les bleus magnétiques  
De l'eau morte, les bleus d'abîmes et les verts  
S'insinuant en nous comme un songe pervers ?...  
Ah ! l'eau morte !...

VIOLA.

Mais la stupeur de l'automne ivre !  
Le couchant qui s'affirme en des clameurs de cuivre  
Et qui s'éteint, plus doux qu'un musical soupir !  
Les murs où, comme un sphinx, le soir vient s'accroupir...  
Les vignes de la nuit, fiévreuses et funèbres,  
Où sourd confusément le vin noir des ténèbres !

GEMMA.

On croit voir refluer votre ondoyant manteau  
Sur un rythme pareil au roulis d'un bateau.

LA DOGARESSE, *comme hallucinée.*

L'onde nocturne m'a dévoilé ce mystère :  
Une mort amoureuse et pourtant solitaire,  
Un silence oublieux où dorment les sanglots,  
Un sommeil violet dans la pourpre des flots...

GEMMA.

Détournez vos regards fébriles !...

LA DOGARESSE.

L'eau m'appelle...

L'eau m'attire...

GEMMA, *suppliante*.

Madone...

VIOLA.

Oh ! vous êtes plus belle

Qu'au matin nuptial et bleu de Séraphim

Où riaient, à travers l'encens de la nef grise,

La harpe d'Azraël et le luth d'Eloïm,

Où les cloches jetaient leurs lys d'or sur Venise !

*La Dogaresse sort lentement.*

GEMMA.

La lumière qui meurt à l'Occident se brise,

Et le soir s'engourdit en son verger d'azur.

VIOLA.

Au fond de ma tristesse il sommeille une joie.

UNE VOIX DE FEMME, *du dehors*.

Elle se noie !

VOIX DE LA FOULE.

Elle se noie !

VIOLA, *dans un grand cri*.

Elle se noie !

Mon âme se débat comme en un rêve obscur...

GEMMA.

Comme elle, qui s'en va vers la mer, j'agonise...

L'eau replie en rampant ses mille anneaux d'azur

Sur celle que j'aimais...

VIOLA.

Les lagunes l'ont prise.

**Les cygnes sauvages**

Chanson norvégienne

CHŒUR.

*Comme un vol de cygnes sauvages,  
Battements d'ailes vers le Nord,  
Passe le vol des blancs nuages,  
Chassés par la bise qui mord.*

RECIT.

Viens, nous respirerons les parfums de la neige.  
Les brumes auront le bleu de tes regards froids.  
Tes cheveux sont la nuit des sapins, et ta voix  
Est l'écho des sommets que la tempête assiège.

CHŒUR.

*Comme un vol de cygnes sauvages,  
Battements d'ailes vers le Nord,  
Passe le vol des blancs nuages,  
Chassés par la bise qui mord.*

RECIT.

Les yeux lointains des loups guetteront ton sommeil ;  
Le vent victorieux et la mer magnanime  
Rafraîchiront ton front où l'espoir se ranime :  
Tu te réjouiras de la mort du soleil.

CHŒUR.

*Comme un vol de cygnes sauvages,  
Battements d'ailes vers le Nord,  
Passe le vol des blancs nuages,  
Chassés par la bise qui mord.*

RECIT.

Viens, l'écho des sommets que la tempête assiège  
Vibre dans la candeur farouche de ta voix...  
Viens, nous effeuillerons les rires d'autrefois,  
Viens, nous respirerons les parfums de la neige.

CHŒUR.

*Comme un vol de cygnes sauvages,  
Battements d'ailes vers le Nord,*

*Passe le vol des blancs nuages,  
Chassés par la bise qui mord.*

RECIT

A travers une nuit plus sainte que la mort,  
Tu glisses pâlement, tel un cygne sauvage,  
O Svanhild ! et l'on voit sur ton profond visage  
L'héroïque blancheur des Neiges et du Nord.

CHŒUR.

*Je prendrai, comme les nuages  
Chassés par la bise qui mord  
Et comme les cygnes sauvages,  
Mon élan vers le ciel du Nord.  
(Vénus, 169 ; Chansons, 25.)*

### **Les Morts aveugles**

Les Morts aveugles sont assis dans les tombeaux,  
Ils ouvrent leurs yeux larges et stupides  
Devant la lueur rouge des flambeaux,  
Et leurs yeux béants sont des gouffres vides...  
Dardant vers la nuit leurs regards stupides,  
Les Morts aveugles sont assis dans les tombeaux.

Je viendrai m'accroupir sur la pierre lépreuse  
Où la fièvre suinte en âcres moiteurs.  
Tel qu'un faux soupir de fausse amoureuse,  
Le jour éteindra ses rayons menteurs.  
Dans l'ombre exhalant ses lourdes moiteurs,  
Je viendrai m'accroupir sur la pierre lépreuse.

Mais je retrouverai mes regards d'autrefois,  
Je te reverrai de mes yeux d'aveugle.  
Comme un mâle en rut qui brame et qui beugle,  
Je ferai crier tes os sous mon poids...  
Et, tournant vers toi ma prunelle aveugle,  
L'amour rallumera mes regards d'autrefois.

Tu viendras t'accroupir sur la pierre lépreuse  
Et geindre parmi les âcres moiteurs,  
Et tes faux soupirs de fausse amoureuse

Ressusciteront nos baisers menteurs.  
Dans l'ombre exhalant de lourdes moiteurs,  
Nous nous accroupirons sur la pierre lépreuse.  
(*Vénus*, 175.)

### Les Vendeuses de Fleurs

Elles attendent, dans l'or bleu d'un réverbère,  
Quand la nuit des cités tragiques délibère  
Au pied d'un réverbère.

Elles attendent... Et, frissonnant de dégoût,  
Les Fleurs, sous leurs doigts gris, leur haleine d'égout,  
Ont blêmi de dégoût.

L'âpre fraternité de leurs petites haines  
Epie en frémissant les Vendeuses obscènes  
Que menacent leurs haines.

Les violettes ont une âme de venin...  
Les lilas, affectant un sourire bénin,  
Composent leur venin.

Les Vendeuses, mâchant des relents de rogommes,  
Roulent leurs yeux pareils aux yeux rouges des hommes  
Où luisent les rogommes.

Maléfiques, les Fleurs distillent l'opium  
Et le haschisch de leurs parfums... Le simple rhum  
S'aiguise d'opium.

Les Fleurs font miroiter leurs gloires orgiaques  
Dans la boue, et font rire, au creux sombre des flaques,  
Les rêves orgiaques.

Les Fleurs ont recueilli les miasmes du Sud.  
Leur mémoire, profonde ainsi qu'un noir Talmud,  
Sait les poisons du Sud.

Les Vendeuses, avec des rires d'hystériques,  
Jettent, en éructant leurs impudents cantiques,  
Des appels d'hystériques.

Et leur bave sanglante a souillé le trottoir...  
Les Vendeuses, avec des clameurs d'abattoir,  
Roulent sur le trottoir.

(*Vénus*, 179.)

### **La Douve**

L'Aube a des pas furtifs de louve  
Et des yeux de chacal...  
De mes main j'ai creusé la douve ;  
J'ai bâti, sans vassal,  
La tour aux murs noirs qui t'encloître.  
Ton épouvante voit s'accroître,  
Pareil à l'enflure d'un goitre,  
Mon amour féodal.

Que m'importe ton regard triste,  
Moiré, tel un pigeon ?  
Qu'importe à mon trouble égoïste  
Le rosier sans bourgeon ?  
Je suis aussi lâche qu'un homme,  
Et je t'ordonne et je te somme  
De languir en mes baisers comme  
En un étroit donjon.

Et je maintiendrai sur ton sexe  
Mon droit de suzerain :  
Tu briseras ton front complexe  
Contre mon front d'airain.  
Lasse de voir tomber la brume  
D'un ciel malade d'amertume,  
Dans l'ombre où l'espoir se consume,  
Tu périras de faim.

(*Vénus*, 185.)

### **Explicit Liber Veneris Caecorum**

Dans le frais clair-obscur bleussent des lumières :

Viens rêver de la Mort... J'adore tes paupières.

Les siècles ont glissé sur nos fronts endormis,  
Plus légers et plus doux que des rires amis...

Et le ruissellement des feuilles de pivoine  
Pleut dans notre cercueil d'onyx et de sardoine.

Large comme l'amphore aux mains de Rébecca,  
Ton flanc pâlit parmi les pleurs d'harmonica.

Autour de nous s'attarde un souffle de miracles :  
C'est l'heure où se répand la paix des tabernacles.

Les cyprès et les ifs aux silences dévots  
Gardant l'urne de grès où dorment les pavots.

Chère, la Mort aux mains ouvertes et prodigues  
Accueille indulgemment le poids de nos fatigues,

La Mort qui se détache, ainsi qu'un bas-relief,  
Aux murs de ce tombeau plus vaste qu'une nef.

Dans la bénignité du soir et des lumières,  
Viens rêver de la Mort aux divines paupières.

(*Vénus*, 189.)